

## Prologue

### MA PREMIÈRE COMMUNION

Ce qui arriva en mai 1956 changerait le cours de ma vie affective à jamais. J'avais sept ans et je m'apprêtais à faire ma première communion.

À l'école, pendant les semaines qui précéderent le grand jour, les enfants ne pensaient qu'à ça. Même la mère de ma famille d'accueil tenait à ce que je participe à cet événement exceptionnel. Comme ça, les gens verraient qu'elle s'occupait bien de mon éducation religieuse.

Il fallut apprendre de nouvelles prières. Concrètement, ça signifiait se rendre à l'église pour s'entraîner à défiler dans l'allée centrale, s'agenouiller devant la grille de l'autel et tendre la langue au prêtre pour qu'il y dépose l'hostie.

Tout le monde serait sur son trente-et-un. Les filles étaient très préoccupées par la tenue qu'elles porteraient. Bien entendu, nous devons être entièrement vêtues de blanc. Comme ma garde-robe était uniquement constituée de haillons récupérés et que je n'avais jamais eu d'uniforme scolaire, je demandai timidement à la mère de ma famille d'accueil si moi aussi j'allais avoir une robe blanche. « Mais oui, mon enfant, j'y compte bien ! » m'assura-t-elle avec son accent de Cork à couper au couteau. Je n'y croyais pas vraiment. D'ordinaire, c'est moi qui devais me déplacer jusqu'à Limerick pour choisir vêtements et chaussures dans un magasin de deuxième main. Je n'osai pas lui répondre et

me contentai de prier le Ciel pour avoir effectivement une robe blanche à porter ce jour-là, et ainsi être comme toutes les autres petites filles.

La communion aurait lieu un dimanche, à la première messe du matin. Ensuite, il était prévu que nous allions à l'école prendre le petit déjeuner, puis nous resterions à jouer dans la cour de récréation pendant quelques heures. J'avais hâte de voir ce que l'on nous servirait comme collation parce que j'avais entendu dire qu'il y aurait du bacon grillé et des saucisses. Je n'en avais jamais mangé. En revanche, j'avais déjà senti le fumet de ce genre de viande en train de cuire. Ma mère d'accueil n'en préparait que très rarement mais il m'arrivait de sentir l'odeur alléchante de la graisse dans la poêle, qui ne manquait jamais de me faire saliver. Mais je n'avais pas le droit d'y toucher. « C'est du poison, ça, mon enfant », disait-elle en s'empiffrant, engloutissant la viande accompagnée de plusieurs tranches de pain passé à la poêle dans une huile qui finissait par dégouliner sur sa poitrine rebondie.

Quelques jours avant le dimanche de communion, nous reçûmes la visite du prêtre de notre paroisse. Il avait apporté une grande boîte. On m'appela. Il souleva le couvercle devant ma mère d'accueil et moi puis en sortit une magnifique robe de communion d'un blanc immaculé, assortie d'un voile. Il me la tendit.

— De la part de tes tantes, les nonnes de Cork, déclara-t-il.

Mes tantes, les nonnes de Cork ? Je ne voyais pas du tout de qui il parlait. Je ne connaissais aucune religieuse hormis les enseignantes du couvent, que je ne fréquentais pas très régulièrement, d'ailleurs. Je ne prêtai guère attention à sa remarque : la robe était toute neuve, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

— J'aurai le droit de la garder ?

— C'est ta robe de première communion. Elle est à toi.

J'eus du mal à contenir ma joie. Voilà, j'avais une robe pour le grand jour !

Le dimanche arriva. Je me levai tôt et me lavai soigneusement en me servant d'une casserole qu'il fallait plonger dans un tonneau d'eau. L'eau était gelée, des insectes flottaient en surface. Je m'essuyai avec un torchon suspendu à un clou dans la cuisine. Pas besoin de manger puisque nous devons jeûner avant la communion. Mes parents adoptifs étaient encore au lit.

Le lendemain de l'arrivée de la robe, on nous avait apporté une paire de chaussettes blanches. Très jolies, mais de deux bonnes tailles trop grandes pour moi. Je fourrai du papier au bout pour m'y sentir finalement assez à l'aise. J'avais l'habitude de procéder comme ça puisque toutes mes chaussures étaient d'occasion et ne m'allaient jamais vraiment, de toute façon.

Une fois habillée, j'avais l'impression de m'être transformée en princesse.

Ma mère d'accueil m'accompagna à l'église, où je filai directement rejoindre les autres communiantes installées sur les bancs de devant.

La cérémonie se passa comme prévu, puis ce fut l'heure du petit déjeuner à l'école. Je mourais de faim, et pourtant j'étais habituée à ne rien prendre le matin. Je me souviens encore du goût délicieux du bacon et des saucisses. Les sœurs avaient dressé les tables, la salle était toute blanche, magnifique, avec de longues nappes, même sur les bancs. Encore aujourd'hui, j'adore l'odeur du bacon grillé.

Après le petit déjeuner, on nous laissa batifoler dans la cour. Deux heures plus tard, la sonnerie retentit et tout le monde retrouva les membres de sa famille. Je me rappelle m'être dit que les pères de mes copines étaient tous là, sauf le mien. On m'informa que je devais rentrer chez moi à pied, toute seule, puisque personne n'était venu me chercher. Ça n'avait rien d'anormal, donc ça m'était bien égal.

Sur le trajet de plus de trois kilomètres, je croisai plusieurs personnes. On ne manqua pas une fois de me dire que j'étais bien jolie, et certains me donnèrent même un peu d'argent, une pièce de six pence et une de trois. Un homme avec un appareil photo me demanda de poser devant le portail de sa maison et prit un cliché, puis il me dit qu'il le ferait développer et me le donnerait. J'étais aux anges.

En arrivant à la maison, je rayonnais de bonheur. Le soleil brillait, c'était une belle journée de mai. Nous avions de la visite, des hommes principalement, qui venaient souvent chez nous le dimanche. Ils étaient trois ou quatre. J'en connaissais deux, croisés dans les champs pendant la récolte des pommes de terre. Travailler avec eux ne me plaisait guère parce qu'ils me taquinaient et essayaient tout le temps de me pincer le ventre. Ils disaient que j'avais l'air d'une petite bohémienne. Apparemment, ce jour-là ils étaient venus pour me faire un cadeau, me donner de l'argent pour ma première communion. L'un d'eux voulut m'offrir une pièce de six pence, l'autre un shilling, mais en voyant les pièces, ma mère d'accueil les houspilla pour qu'ils fassent un effort.

— Bande de radins, va, donnez-lui au moins une demi-couronne, à c'te pauv'gamine, dit-elle en les regardant remettre la main à la poche.

Je reçus quelques sous en plus et m'empressai de les donner à ma mère d'accueil, puis l'on ouvrit une bouteille de bière brune. On ferait donc la fête en pleine journée, un dimanche.

L'un des hommes m'expliqua qu'il n'avait pas mon cadeau sur lui, mais que chez lui il y avait une demi-couronne qui m'attendait. Il faudrait donc que je l'accompagne à travers les champs pour aller la récupérer. Ça ne me disait rien mais ma mère d'accueil m'incita à accepter. Je partis donc main dans la main avec cet homme chercher mon cadeau de première communion.

Alors que nous marchions dans les champs pour aller récupérer le cadeau promis, soudain il m'attrapa et me jeta au sol. Il m'empêcha de bouger et plaqua une main sur ma bouche, de sorte que j'étouffais à moitié. « T'es une belle coquine de bohémienne, toi. T'auras plus besoin de ça », gronda-t-il en déchirant ma robe de communion. Ses paroles résonnent encore dans ma tête. Sous ses gros doigts puants, je n'arrivais pas à respirer ni à émettre le moindre son. J'entendis quelque chose craquer et j'essayai d'appeler au secours. Ma main me faisait horriblement mal, je n'arrivais pas à la bouger. De sa main libre, il m'arracha ma culotte, puis il déboutonna son pantalon et le baissa. Il m'écarta les jambes et enfonça quelque chose de dur dans mes entrailles. Il donnait des coups de reins et poussait fort à l'intérieur, toujours plus fort. La douleur était insoutenable. Il n'arrêtait pas de marmonner et de pousser des grognements, là, au-dessus de moi. Je tentai de faire abstraction de la douleur dans mon bas-ventre tandis que lui continuait à aller et venir violemment entre mes jambes. J'eus l'impression que ça n'allait jamais finir. Mais au bout d'un moment il s'écroula sur moi, lourd comme un animal mort.

Quelque chose en moi venait de mourir. De se fermer à jamais. J'étouffais.

Après avoir repris son souffle, il se leva, remit son pantalon et partit sans rien dire. Il me laissa là, par terre. J'avais sept ans. Je baignais dans le sang.

Tremblant comme une feuille, meurtrie, seule je repris le chemin de la maison. J'arrivais à peine à tenir debout, à faire plus de quelques pas sans devoir m'arrêter. Et je souffrais le martyre. J'avais perdu tellement de sang que j'étais prise de vertiges. Arrivée à l'étang, je fis de mon mieux pour laver la terre, le sang et le truc collant dont j'étais souillée. Je pleurais parce que ma belle robe de première communion, offerte par mes tantes les nonnes, était en lambeaux.

Hébétée, en sang, maculée de terre, j'étais persuadée que ma mère d'accueil allait m'en vouloir à mort. J'approchai de la maison en titubant et essayai d'ouvrir la porte d'entrée, mais j'étais dans un tel état de choc que je perdis connaissance et m'affaissai sur le perron.

Au réveil j'étais dans le lit de ma mère d'accueil. Impossible de savoir depuis combien de temps on m'avait mise là, mais j'y restai cinq jours, dans un état semi-comateux la plupart du temps, ce qui ne m'empêcha pas de remarquer la présence d'une femme de grande taille, élégante, bien habillée, qui parlait aux autres sans jamais s'adresser à moi.

On me mit des bandages et personne ne s'occupa plus de moi. Personne ne vint me parler de ce qui s'était passé, et moi, bien trop malade et effrayée, je ne dis rien non plus. Mes blessures s'infectèrent et je fus très malade pendant plusieurs semaines. Mes chairs déchirées finirent par guérir mais mon esprit, lui, ne s'en remit jamais.

Ce jour-là, le jour de ma première communion, on m'a blessée, profondément abîmée. Toutes les autres petites filles ayant fait leur première communion le même jour que moi, en cette année de 1956, ont reçu de beaux cadeaux de la part d'une famille aimante. Et moi, qu'ai-je reçu en cadeau ? J'ai été violée sauvagement dans un champ par un monstre qui m'a fracturé le poignet et trois doigts. Je n'oublierai jamais ce jour censé être un des plus beaux de ma vie, mais il reste gravé dans ma mémoire pour de mauvaises raisons.

Je n'ai jamais revu la robe de communion.

Plusieurs mois plus tard, un jour que je me trouvais sur le parvis bondé de l'église de Kilmallock avec ma mère d'accueil, je la vis attraper un homme par le bras. Lorsqu'il se retourna pour voir qui l'avait empoigné ainsi, il tenta de fuir mais ma mère d'accueil le tenait fermement. Je me cachai derrière elle en m'agrippant aux pans de son long manteau

de laine, comme pour me protéger. Paniquée, je regardai autour de nous puis levai la tête vers l'homme. C'était lui, celui qui m'avait violée.

— Z'avez pas donné l'argent promis à la gosse pour sa première communion, persifla ma mère d'accueil.

— C'est que j'ai pas de petite monnaie sur moi, à c't'heure. J'ai tout donné à l'église.

— C'est pas de la petite monnaie, qu'elle veut ! aboyait-elle en le cramponnant encore plus fort.

— J'ai qu'un billet d'une livre, c'est pour aller boire un coup tout à l'heure, dit-il avec une grimace.

— Ça fera l'affaire, répondit-elle en s'approchant de son visage comme pour le menacer.

— Bon Dieu de bon Dieu, ben v'là pour vous, alors, pesta-t-il, lui tendant à contrecœur un billet vert d'une livre.

Elle relâcha son emprise et l'homme disparut dans la foule. Elle serra le billet dans son poing et sourit, satisfaite, avant de se mettre en route. Je lui emboîtai le pas.

— Allez, la môme, on rentre, maintenant, dit-elle.

Ce jour-là, elle m'avait vendue pour une livre.

# 1

## MA FAMILLE D'ACCUEIL

Je suis née vers dix-huit heures le 14 novembre 1948 au foyer du Sacré-Cœur pour mères célibataires de Bessboro, à Blackrock, comté de Cork, en Irlande. Prématurée de trois semaines, je pesais 2,2 kg à la naissance. On m'enregistra sous le nom de Celine Clifford.

En Irlande, dans les années 1940, lorsqu'une jeune femme non mariée se retrouvait enceinte, il lui était impossible de continuer à vivre normalement. Elle ne pouvait pas avoir son enfant et l'élever en mère célibataire, la culture de l'époque l'interdisait. Tomber enceinte hors mariage était une honte. Quand on était bon catholique, avoir une fille enceinte était une injure qui faisait tomber toute la famille en disgrâce. On la fichait dehors.

Dans cette Irlande religieuse et érudite, il existait des endroits où l'on s'occupait des jeunes mères célibataires, des institutions où la femme pouvait accoucher, puis placer l'enfant dans une famille d'accueil ou le donner pour adoption, le plus souvent à des couples d'Américains. Ensuite, comme si rien ne s'était passé, elle retrouvait une place dans la société irlandaise, même si le plus souvent elle ne pouvait pas occuper exactement la même qu'auparavant. Ces foyers d'accueil pour les femmes non



mariées avaient tout de véritables prisons. Ils représentaient une source de revenus pour les religieuses qui y vivaient.

Dans mon cas, c'est la Cork Corporation qui payait les sœurs : une livre, deux shillings et six pence par enfant et par semaine pour couvrir les frais. Bessboro appartenait aux sœurs de l'ordre anglais du Sacré-Cœur de Jésus et Marie, composé principalement de femmes irlandaises. Elles étaient particulièrement fières de pouvoir « offrir aux filles une vie spirituelle et un avenir pour leurs enfants ». Je suis le pur produit de cette « vie » spirituelle et personne ne s'est jamais préoccupé de mon avenir.

D'ordinaire, le clergé se chargeait de faire entrer les jeunes femmes dans cet établissement à la demande de la mère. Une fois que la fille enceinte passait les portes, elle n'avait plus le droit de ressortir, sauf dans certaines conditions très strictes. Lorsque le bébé était né, toutes les filles devaient rester pendant trois ans pour travailler au sein de l'établissement et à la ferme qui subvenait entièrement aux besoins des résidentes. Sur cette période, les bébés étaient allaités pendant douze mois. Les trois années écoulées, on envoyait les petits en maison d'accueil, à l'orphelinat ou dans une famille d'adoption.

Lorsqu'un bébé restait trois ans, il rapportait beaucoup d'argent à l'établissement. Si une jeune femme pouvait payer cent livres aux sœurs, une somme considérable à l'époque, elle était libre de partir dix jours après la naissance. L'enfant était alors immédiatement mis à l'adoption.

Il existait cependant un autre moyen de quitter les lieux sans son enfant : si la famille de la jeune femme payait cinquante livres, on envoyait le bébé dans une famille d'accueil en ville et la mère pouvait rentrer chez elle. Elle n'avait en aucun cas le droit de garder son enfant ou de rentrer chez elle avec son bébé, et ce quelle que soit la somme que sa famille était prête à payer.

Après avoir fait des recherches sur mon histoire, une de mes sœurs m'a dit que ma mère a quitté l'établissement, avec moi, le 18 avril 1949. Ce qui va à l'encontre de la règle selon laquelle une mère n'avait pas le droit de partir avec son enfant. Il me reste à accepter ce qu'elle m'a dit, mais je doute que cela corresponde à la réalité. Même aujourd'hui, réussir à obtenir des documents de ce type d'institution relève de l'impossible.

À cette date-là, j'avais cinq mois. Je ne sais pas qui a payé pour faire sortir ma mère, mais en tout cas, le jour même on me plaça dans une famille d'accueil. Oui, ce jour-là, ma mère, qui m'avait allaitée pendant cinq mois, me confia à quelqu'un d'autre. En m'abandonnant, elle m'ôta à jamais toute possibilité de trouver une place dans son cœur. Tous les bébés sourient lorsqu'ils sont dans les bras de leur mère. Moi je me demande si un lien entre ma mère et moi a jamais existé.

Le hasard fit que le même jour, le 14 novembre 1948, une autre jeune femme accouchait de son premier enfant, mais dans des conditions légèrement plus confortables, à Buckingham Palace, à Londres. Elle s'appelait princesse Elizabeth Windsor. Le prince choisit le nom de Charles Philip Arthur George pour leur nouveau-né.

Dans un coin perdu du comté de Limerick, un couple de personnes âgées, sans enfant, vivant dans une extrême pauvreté, devint ma famille d'accueil. C'est le County Council de Limerick qui choisit cette famille ayant déjà accueilli un autre enfant abandonné, un garçon qui devint mon frère d'accueil. Je ne sais pas quel âge il avait quand je suis arrivée mais il était très malheureux, ça, j'en suis certaine. Le père lui mettait des raclées sans raison apparente et l'enfermait dans une pièce des jours entiers. Je me souviens avoir un jour chapardé du pain et essayé de le lui donner parce que je savais qu'il crevait de faim. Il me

faisait tellement de peine. En grandissant, je le vis de moins en moins parce qu'il trouva rapidement un emploi.

Nous habitions dans ce que l'on appelait à l'époque un cottage, mais il ne s'agissait ni plus ni moins qu'une cabane. Deux pièces, une grande au milieu et une chambre au bout. À l'arrière de la maison, un petit perron où l'on stockait de la tourbe pour allumer le feu, et qui permettait d'accéder à la cour. Le toit du bâtiment était en tuiles grossières. De l'intérieur, on voyait d'épaisses poutres retenant des mottes d'argile collées contre la pierre, pour nous protéger du clapotis monotone de la pluie irlandaise. Dans la pièce centrale, il y avait une grande cheminée, c'est là que nous passions ensemble la plupart de nos journées et de nos nuits. La maison se situait sur un terrain d'environ quatre mille mètres carrés.

Je ne devais découvrir que bien plus tard le rôle crucial qu'un prêtre catholique, une religieuse et un médecin, tous des proches de ma grand-mère, jouèrent dans mon placement dans cette famille d'accueil.

Désormais, je m'appelais Celine O'Brien.

À mon arrivée, la mère devait avoir la soixantaine et le père une dizaine d'années de plus. Un couple complètement inapproprié pour s'occuper d'un bébé de cinq mois. Mais tout le monde s'en fichait. Si un avortement avait été envisageable, je ne serais pas venue au monde. Personne ne voulait de moi. Mais j'étais bien vivante et ma présence embarrassait tout le monde.

Très tôt, ma mère d'accueil m'avoua qu'on lui avait donné trois cents livres pour que mon identité ne soit jamais révélée. En 1949, cette somme très conséquente incitait facilement quelqu'un à garder le secret. La raison de ce secret, me confia-t-on plus tard, c'est que mon père avait deux sœurs, des religieuses. Ainsi, comme mon existence risquait de faire éclater un scandale au sein de cette grande famille, et d'éclabousser les nonnes de l'Église catholique,

mon sort fut vite réglé. Un de mes premiers souvenirs se résume en ces mots que j'ai l'impression d'avoir entendus au début d'à peu près toutes les conversations avec ma mère d'accueil jusqu'à l'âge de treize ans : « Personne ne veut de toi. » Je compris vite le message. Ça devait être vrai puisque j'étais convaincue que les adultes disaient toujours la vérité. Rien de plus normal, donc, à mes yeux, que personne ne veuille de moi, même si je ne comprenais pas pourquoi.

J'avais constamment peur. Ma mère d'accueil dirigeait la maison d'une main de fer. Physiquement, elle était de taille moyenne et ressemblait à un homme. Elle avait un fort embonpoint et un double menton comme posé sur sa poitrine, et quand elle parlait il gigotait comme de la gelée que l'on agite. Même sa démarche était masculine.

Je me souviens que dès le début je me cachais en l'entendant arriver. J'anticipais toujours le moment où elle apparaîtrait parce que je l'entendais avant de la voir. Les jours de bonne humeur, elle sifflotait tout le temps ou chantonnait des airs entraînants ; dans ses mauvais jours, elle ne disait pas un mot. Quand elle marchait, son talon touchait le sol en premier, suivi de près par ses grands pieds plats. On aurait dit le bruit d'une giflé. Elle se déplaçait toujours vite, à petits pas pressés, comme s'il lui tardait de rapporter un potin quelconque. Dès que je percevais le son de ses sifflements ou de sa voix, même au loin, un frisson me parcourait des pieds à la tête. Elle n'était pas intelligente mais s'en sortait plutôt bien dans la vie en faisant preuve d'une grande ruse. Un jour, après la mort de nos voisins, un vieux type et sa sœur, elle m'envoya chez eux pour voler leurs oreillers. À mon retour, ma mère d'accueil me les arracha des mains et les déchira : elle avait espéré y trouver de l'argent, et comme il n'y avait rien, j'eus droit à une claqué.

Normalement, les humains se différencient des animaux parce qu'ils sont rationnels, eux, mais « rationnel » n'est pas

du tout un mot qui s'appliquait à ma mère d'accueil. Je me demande si elle avait un cerveau. Elle semblait incapable de réfléchir et de réagir à certaines situations. Mais c'est justement parce qu'elle était profondément bête qu'elle se croyait intelligente.

Elle aimait aussi brimer les gens et avait le don de repérer les personnes vulnérables. Elle nous rudoyait tous, à la maison, mais même lorsqu'elle rencontrait une personne pour la première fois, elle sentait instantanément si elle pouvait la mener à la baguette ou non. Si la personne était de nature affirmée et résolue, elle se montrait extrêmement polie, aux petits soins. J'imagine que ces gens la prenaient pour une espèce de lèche-bottes, mais ils la toléraient parce qu'elle pouvait toujours être utile.

N'ayant jamais été à l'école, elle était complètement analphabète. Je ne l'ai jamais vue lire un livre ou un journal. Tout ce qu'elle savait faire, c'était compter l'argent. Pourtant, elle n'avait confiance en rien ni en personne, sauf si elle estimait que la personne en question avait « appris dans les livres ». Et quand elle pensait qu'une personne était instruite, elle l'évitait soigneusement. Elle n'adressait pas la parole aux enseignants ou aux banquiers, persuadée qu'ils avaient « le dessus sur elle ». Le prêtre de notre paroisse lui posait un vrai problème, mais, bien qu'instruit, c'est lui qui semblait la craindre. C'était une bonne femme robuste, dotée d'une voix puissante, qu'elle n'hésitait pas à utiliser. Son obsession principale, c'était la taille des gens. Son mari était un gringalet, et le prêtre n'était pas bien grand non plus. Impossible pour elle de concevoir qu'un homme plus petit qu'elle puisse faire preuve de plus d'intelligence. D'où les disputes constantes à la maison. Quand elle essayait de raconter quelque chose ou qu'elle voulait faire faire un truc à son mari, si celui-ci avait le malheur de poser une question ou de proposer de procéder autrement, il se prenait généralement un coup sur la tête, suivi

d'une remarque de dénigrement : « Pff, toi mon gars, t'es pas qu'la moitié d'un couillon, tu comprends jamais rien. »

Avec elle, personne n'avait de prénom, tout le monde avait droit à « mon gars », même les filles. Originaire de Limerick, elle avait gardé un accent prononcé et disait « mon gâ ».

« Viens là, mon gars. »

« Toi, mon p'tit gars, tu vas m'obéir sinon j'te fiche un bon coup de pied aux fesses. »

« Mon pauv'gars, t'en racontes des tas de sornettes, tiens. »

« Dis donc, l'est sept heures dix, mon gars, c'est pas une heure pour se lever, ça. »

Aux yeux du prêtre, cependant, elle avait un certain avantage sur les autres : aucun détail de la vie sexuelle des habitants du coin ne lui échappait. Elle était au courant de tout ce qui se passait sous la ceinture dans la région. Et les personnes concernées faisaient toutes partie de son entourage. Très jeune encore, je me souviens qu'un jour, alors que je me trouvais dans la pièce du fond, je remarquai une espèce de tremblement de terre secouer le lit. Elle se contenta de me dire que « des renards s'étaient fourrés sous la couverture ».

Le prêtre se servait d'elle pour obtenir des informations sur certaines personnes, afin d'exercer sur elles une certaine forme de contrôle. Tant qu'il était au courant de qui faisait quoi, il fermait les yeux sur la façon dont elle menait sa vie. Et puis, elle se rendait parfaitement compte de la vulnérabilité du prêtre. Si celui-ci arrivait alors qu'elle bavardait avec quelqu'un, elle ne se gênait pas pour lâcher, assez haut pour que tout le monde entende : « Allez, mon gars, j'te laisse, v'là le bus de Mallow qu'arrive. » Comme ça, elle faisait comprendre au prêtre que son homosexualité ne lui avait pas échappé. Quand on lui demanda un jour ce qu'elle entendait par là, elle expliqua que « tous ceux qu'ont été

à l'école à Mallow, c'est des minets ». Pour elle, tous les hommes instruits entrés dans les ordres se comportaient comme des homosexuels, « avec leurs manières précieuses et les airs qu'ils se donnent ».

Je découvris aussi qu'elle pouvait se montrer impitoyable et malfaisante.

Mon père d'accueil, quant à lui, était un homme acariâtre, de petite taille. Il travaillait dans les fermes du coin comme saisonnier, il faisait un peu de tout. Totalement dominé par sa femme, aussi analphabète qu'elle, il ne jouissait d'aucun statut dans la vie, à part celui d'être le mari de cette femme. En grandissant, je me suis souvent demandé si ce n'était pas à cause d'elle qu'il passait son temps à se saouler. Quand il buvait, une sorte de faux courage le prenait et il se mettait à tabasser tous ceux plus petits que lui.

Dans cette partie du pays, avoir un soufflet à la maison pour ranimer le feu était chose courante. Chez nous, il y avait une sangle sur ce soufflet, et mon père d'accueil s'en servait pour me frapper quand il était imbibé d'alcool. Une fois sa colère d'alcoolique apaisée, d'ordinaire il allait se coucher et s'endormait.

Du plus loin que je me souviens, c'est la peur qui dominait dans cette maison. Au début, ce n'était pas grand-chose, juste des détails. Comme le jour où une infirmière nous rendit visite pour m'apporter des vitamines. On m'ordonna de lui dire que je disposais de ma propre chambre dans la maison. Mentir me mettait mal à l'aise, d'autant plus que je n'avais même pas de lit à moi, alors une chambre, n'en parlons pas. La chambre située au fond de la cuisine était occupée par mes parents d'accueil.

Dès le premier jour, je couchai dans une caisse en bois ayant servi à transporter du thé, que l'on « rangeait » dans un coin de l'appentis à l'arrière de la maison. Cette caisse en balsa mesurait environ soixante centimètres de largeur sur quinze de hauteur. Devant, on avait laissé traîner une

bûche haute de trente centimètres, si bien qu'en grandissant, alors que je commençais à courir dans tous les sens, je posais un pied sur la bûche et passais par-dessus le rebord de la caisse en faisant une roulade pour atterrir sur la tourbe molle qui tapissait le fond. En général, quand j'étais dans ma caisse, on me laissait tranquille. On me considérait comme endormie. Et si je ne dormais pas, alors je faisais semblant.

Chez nous il y avait également un petit chien, Spot, un genre de Jack Russell. Adorable. Je partageais ma boîte avec lui. Nous sommes devenus de très bons copains, tous les deux. Je ne me rappelle plus si c'est lui qui dormait dans ma caisse, ou moi dans la sienne.

Dans cette maison, je crois que lui et moi subissions le même sort. S'il contrariait quelqu'un ou qu'il se trouvait là où il ne fallait pas, il recevait un coup de pied ou de bâton, selon ce qui était disponible à portée de main. Moi, si je prenais une initiative ou que comme lui je me retrouvais au mauvais endroit au mauvais moment, j'écopais du même châtement.

Presque tous les matins, je me réveillai avec Spot dans les bras, dans notre caisse. Et la plupart du temps, quand on me disait d'aller « au lit », je filais dans ma boîte, je m'allongeais et m'endormais. Pour moi, c'était normal. Et quand je n'allais pas dans la caisse, on me laissait dormir là où je m'étais assoupie.

Il ne semblait jamais y avoir assez de nourriture, j'avais constamment faim. Le menu du petit déjeuner ne changeait jamais, c'était du porridge. Et si ma mère d'accueil s'était saoulée la veille, il fallait faire sans petit déjeuner. Quand elle n'avait pas bu, elle me donnait un bol de porridge froid, et il fallait que ça me tienne toute la journée parce que le feu s'éteignait tout le temps la nuit. Tous les matins où j'y avais droit, je mangeais donc mon porridge. Mais cet aliment n'avait pas toujours l'air d'être



le même, parfois il s'agissait d'une bouillie jaune imman-geable que même Spot refusait de toucher. Et si moi ou Spot n'arrivions pas à avaler ce que l'on nous donnait, c'était la même sanction pour tous les deux : dehors, toute la journée. Dans la hiérarchie de ce foyer, j'occupais le même rang que le chien.

Parfois, il nous arrivait de passer de longues journées dans le froid, le noir ou sous la pluie, selon le bon vouloir des éléments. Si l'on nous mettait dehors la nuit, nous nous réfugions dans un cabanon miteux et minuscule, à une vingtaine de mètres de la maison. Nous y retrouvions une dizaine de poules. Spot et moi nous blottissions l'un contre l'autre pour nous tenir chaud. Les poules dormaient en hauteur sur des barres horizontales, elles ne semblaient pas contrariées par notre présence, probablement convaincues que nous étions là pour les protéger. Un matin, un voisin nous vit sortir du poulailler. De toute évidence, ça l'intriguait. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de dire quoi que ce soit, ma mère d'accueil débarqua et lui dit, sur le ton de la plaisanterie : « On la met là avec le chien pour empêcher les renards de s'en prendre aux poules. » Je n'avais pas encore quatre ans.

Parmi mes attributions, je devais récupérer le sol en pierre et m'occuper du feu. Si la bouilloire n'était pas prête à temps, je paniquais. Je savais que c'était ma faute. Si les poules ne pondaient pas, je ne savais plus quoi faire. Un jour, je devais avoir six ans, j'ai cassé un œuf. Je n'ai pas osé le dire. Il fallait à tout prix que je le remplace. Alors j'ai couru à travers champs et je suis allée en voler un chez les voisins. Je suis rentrée la trouille au ventre, terrifiée à l'idée que l'on m'ait vue, mais non, personne ne m'avait remarquée.

Au dîner, on nous servait un tout petit morceau de bacon bouilli, du chou et des pommes de terre, que j'apprenais à faire cuire, mais je ne me rappelle plus dans quelles

circonstances. On m'envoyait au magasin chercher trois ou quatre saucisses et 125 g de bacon, dont j'aurais peut-être le droit de manger le gras. Ma mère d'accueil déposait elle-même l'argent au magasin et c'est moi qui étais chargée d'aller chercher la viande.

Dans la maison, il n'y avait pas d'eau courante, pas d'électricité, et bien entendu, les conditions d'hygiène étaient déplorables. Jamais on ne me montra comment me laver. J'étais une enfant crasseuse, ma mère d'accueil se contrefichait de la propreté. À part le dimanche. Ce jour-là, le matin, une bassine d'eau chaude apparaissait, comme par miracle. Ma mère d'accueil se rinçait le visage, et parfois certaines parties du corps. Puis mon beau-père utilisait la même eau pour son seul rasage hebdomadaire. Parfois, une fois par mois peut-être, elle m'attrapait par les cheveux et me disait quelque chose comme : « Viens là, sale pouilleuse, que je te récure tout ça. » Elle me plongeait la tête dans la bassine d'eau crapoteuse et frottait. Voilà en quoi consistait l'étendue de mon hygiène personnelle tant que je vécus dans la famille O'Brien.

Après ce rituel dominical, nous parcourions les trois kilomètres qui nous séparaient de l'église catholique et nous assistions à la messe. Quels que soient les événements de la semaine, il fallait absolument se rendre à l'église tous les dimanches. L'Église catholique avait décrété que la messe du dimanche était une obligation : ne pas y aller relevait du péché mortel. Et si quelqu'un mourait et qu'il avait commis un « péché mortel », son âme allait droit en enfer.

Mon éducation religieuse débuta ainsi tous les dimanches puis le reste de mon instruction se fit à partir de mes quatre ans, âge auquel je commençai à aller à l'école.

Le premier jour, je portais un pull rouge, un kilt et des bottes marron. Le tout d'occasion, donné par une association, St Vincent de Paul Charitable Trust. Dès la première heure, j'ai adoré l'école. D'abord, ce qui me marqua,

c'était le nombre incroyable d'enfants, là, tous ensemble dans un même endroit. Je n'avais jamais eu aucun contact avec des enfants avant mes quatre ans. Certes, à l'église le dimanche et lors de nos rares excursions en ville j'avais vu d'autres enfants, mais je n'en avais jamais rencontré de mon âge.

Au début j'étais timide, je me sentais différente des autres. Presque toutes les gamines portaient un uniforme, nous devions être quatre ou cinq à ne pas en avoir. Un jour, ayant demandé à ma mère d'accueil un uniforme identique à ceux des autres enfants, je me vis répondre qu'elle recevait une pitance pour ma garde, qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'en plus elle me nourrisse et m'habillement correctement !

L'école me procura des plaisirs encore inconnus. Tous les midis, une religieuse qui s'appelait sœur Claude nous conduisait, les six enfants sans uniforme, dans l'arrière-cuisine du couvent, et elle nous donnait du chocolat chaud, du pain et du beurre, ou du pain à la confiture. J'étais tellement heureuse de pouvoir manger que je m'en fichais de ne pas être comme les autres. J'avalais le chocolat à toute vitesse et me goinfrais de pain. Je n'avais jamais mangé de confiture, alors quand il y en avait au menu, c'était jour de fête pour moi. J'aurais bien aimé, moi aussi, comme les autres, avoir ma propre bouteille de chocolat chaud et la mettre près de la cheminée de l'école pour qu'elle ne refroidisse pas, mais ça n'est jamais arrivé.

Si je réussis à me faire des petites copines parmi les filles qui ne portaient pas d'uniforme, les autres cependant continuèrent à me faire sentir que je n'étais pas comme elles. Tous les enfants ou presque possédaient quelque chose que je n'avais pas : des parents. Tous les autres enfants avaient un père et une mère. Pourtant, d'une certaine manière, je pensais moi aussi avoir des parents, jusqu'au jour où les filles commencèrent à me harceler en disant que je n'avais ni père ni mère. Elles m'appelaient « la sale bâtarde ». Ce

mot-là, je l'avais déjà entendu dans la bouche de mes parents d'accueil quand ils parlaient de moi à leurs amis, mais je ne savais pas ce qu'il signifiait réellement. Les autres enfants se chargèrent sans tarder de me l'expliquer. Je décidai sur-le-champ qu'un jour je ne serais plus une « bâtarde ».

Évidemment, étant donné que je ne me lavais pas, je ne sentais pas bon. Les écoliers se moquaient souvent de moi et me traitaient de tous les noms, mais un jour, au beau milieu d'un cours, l'enseignante, une nonne, s'arrêta tout à coup de parler. Elle s'avança vers moi, m'attrapa par l'oreille et me traîna sur l'estrade. Et là, devant toutes les autres élèves, elle leur montra comme j'étais sale. J'étais terrifiée, impossible de dire quoi que ce soit. Je me souviens seulement que je regardais par terre, percluse de honte. Quand elle en eut fini avec moi, les larmes ruisselaient sur mes joues. Elle m'intima de sortir, de rentrer chez moi et de ne pas remettre les pieds à l'école avant d'avoir appris à me laver. Je compris alors que si même les sœurs me voyaient comme « une sale bâtarde », alors c'est que les autres filles devaient avoir raison. De retour à la maison, je racontai à ma mère d'accueil ce que la religieuse avait dit. Elle me tira par les cheveux et me jeta dehors. Dans le flot d'injures qu'elle déversa sur moi ce jour-là, elle réussit à me faire comprendre que je pouvais aller me laver dans le petit étang d'eau croupie à côté de la maison.

Encore aujourd'hui, je suis particulièrement attentive à mon hygiène corporelle. Je me lave les mains tant de fois par jour que l'on m'a parfois dit que je devais souffrir d'un complexe de culpabilité, que je m'empresse toujours de nier, mais au fond de moi, je ne peux m'empêcher de me dire « Si seulement ils savaient ».

Parfois, le soir, en rentrant de l'école, ma mère d'accueil me chargeait d'aller chercher du lait à la ferme voisine, qui s'appelait « Les Fermiers ». Pour arriver à la laiterie, je devais traverser un potager de choux, de pommes de

terre, d'oignons et d'autres légumes. Ma mère d'accueil me disait de voler quelques choux dans le potager, de sorte que je finis par redouter le trajet. Il arrivait que les racines des choux soient tellement bien enfoncées dans le sol qu'il m'était impossible de les arracher et je devais me contenter de quelques feuilles à peine plus larges que la paume de ma main, c'est-à-dire que je revenais avec presque rien. Au retour, ma mère d'accueil me maudissait et j'avais droit à une gifle.

À certaines périodes de l'année, si par hasard j'arrivais à déraciner quelques têtes de choux, les propriétaires ou les employés qui travaillaient là me prenaient souvent la main dans le sac. On me traitait de « sale petite voleuse », voire pire. Je crois qu'ils m'observaient et attendaient que j'aie arraché la plante, et là, ils me tombaient dessus en criant. Je me souviens des hurlements de fureur : « Tu vas voir si je t'attrape, sale petite voleuse ! » Je détalais sans demander mon reste. Le souvenir de ces courses folles à travers les immenses champs de pommes de terre hérissés de pousses vertes avec une jolie petite fleur blanche au bout est encore très présent dans ma mémoire. Même l'odeur bien particulière des tubercules, je ne l'ai jamais oubliée. Mais je n'avais guère le temps de contempler les fleurs, je devais sauver ma peau. Je courais à toutes jambes, épouvantée à l'idée de me prendre une belle trempe. À peine plus haute que les tiges de pommes de terre, je cavalais, le cœur battant à tout rompre. Mais on finissait toujours par me rattraper et je me faisais battre sur les fesses avec un bâton de hurling <sup>1</sup>. La punition infligée leur plaisait, ils me plaisaient et s'esclaffaient en me regardant partir, chancelante, humiliée, les membres douloureux.

À ce stade de ma vie, je ne ressentais même plus la souffrance physique.

---

1. Sport collectif irlandais qui se joue en extérieur avec une crosse et une balle.

Le père de ma famille d'accueil était plus vieux et moins brutal que sa femme. Il savait, parfois, se montrer plus attentionné qu'elle. En tout cas, lorsqu'il n'était pas sous l'emprise de l'alcool, il n'était ni agressif ni violent envers moi. Mes questions d'enfant, il se contentait de les ignorer. Alors que si j'avais osé parler de cette façon à ma mère d'accueil, elle m'aurait immédiatement punie, sans l'ombre d'un doute.

Durant l'été 1956, je venais d'avoir six ans, mon père d'accueil tomba malade. Visiblement, c'était assez grave car l'on prit la peine de l'emmener à l'hôpital. Je ne savais pas de quelle maladie il souffrait mais ma mère d'accueil me dit de prier pour lui. Quelques jours plus tard, un soir, on nous fit agenouiller dans la cuisine et réciter un rosaire pour lui. C'était la première fois que nous faisons ce genre de chose en famille. Mon père d'accueil mourut le lendemain. Il n'y eut plus de récitation de rosaire.

Sa mort m'attrista, mais l'alcool coula à flots pendant la veillée ; les gens braillaient, et j'en garde un souvenir confus. Pendant deux jours, il régna une telle ambiance de fête que je restai prostrée dans un état de stupéfaction. Lorsqu'il fut transporté à l'église, puis au cimetière pour l'enterrement, les invités revêtirent leur masque de sobriété et de deuil.

Encore vivant, il me protégeait par sa simple présence, même si son comportement demeurait parfois difficile à comprendre. Quand je compris le caractère définitif de sa disparition, mon sentiment de crainte à l'idée de vivre dans cette maison bondit d'un cran. À quoi ressemblerait ma vie avec cette mère d'accueil qui venait de perdre son mari ? Je n'allais pas tarder à le savoir.